

CHAPITRE 1

Le bouquiniste de la rue des Trois Maries regarde sa montre : il est dix-neuf heures et il est sur le point de clore son magasin. Prenant son plumeau, il le passe avec précaution sur les étagères où livres d'aventures et de littérature populaire, symboles d'un autre temps, voisinent avec des polars écornés.

Victor Malley – c'est son nom – porte gaillardement la cinquantaine avec ses cheveux mi-longs grisonnants et sa mine réjouie. Dans le quartier, on l'a surnommé « Victor Hugo » ou, pour simplifier, « Monsieur Victor » en raison de sa ressemblance avec l'écrivain. C'est un surnom que le bouquiniste accepte de bon gré bien que ses goûts ne l'aient jamais vraiment porté vers les romantiques.

D'un naturel curieux et aventureux, il recherche surtout les œuvres insolites et marginales projetant le lecteur dans des pays exotiques aux limites du fabuleux. Esprit chercheur avide de découvertes et de suspense, il est également spécialisé dans les romans policiers et de science-fiction, affirmant que l'enquête policière est une des formes les plus anciennes de la littérature et mérite d'accéder au titre d'œuvre littéraire à part entière.

Pour rendre service, il n'hésite pas à se lancer à la recherche de « l'introuvable » de quelque genre qu'il soit. Il y met le temps mais finit toujours par mettre la main sur l'œuvre rare. Aussi a-t-il une clientèle variée et difficile, des bibliophiles

recherchant aussi bien le vieux polar des années quarante que l'édition exceptionnelle d'une œuvre oubliée.

Pour l'aider, il a Mélanie, une étudiante de l'École supérieure des bibliothèques. Elle tient le magasin lorsque Monsieur Victor part à la recherche d'un livre rare.

Aujourd'hui, elle n'est pas venue, car elle avait un examen. De ce fait, le bouquiniste n'a pas quitté les lieux depuis dix heures du matin. À midi, il a casse-croûté dans l'arrière-boutique et s'est fait apporter un café par le serveur du bistrot voisin.

Bien que les fêtes de Noël soient passées et les clients provisoirement désargentés, la journée a néanmoins été fructueuse ; un jour faste comme il a coutume de le dire. Un amateur a même emporté une dizaine de vieux polars assez chers : une chance, car ces romans vieillots ne sont demandés que par les amoureux du genre. Il a commandé d'autres titres et Monsieur Victor lui a promis de faire un effort tout en émettant des réserves, car les livres en question ne sont plus édités depuis des décennies, et découvrir ces perles rares tient du miracle.

Il s'apprête donc à fermer et à regagner son logis dans la presqu'île lorsque, devant lui, surgit l'inspecteur Milet, un habitué des lieux, non pour lui-même, mais pour son ancien patron et ami le commissaire Guérac.

« Vous arrivez vraiment in extremis, inspecteur ! Je suppose que vous venez pour le livre de votre collègue. Vous avez de la chance ! J'ai fini par le dénicher non sans mal et je l'ai ramené hier. Seulement, voilà ! Il est tout au fond d'un carton et il faudrait que je vide tout pour le trouver. Ne pourriez-vous pas repasser demain ?

– Demain ? Je n'en sais strictement rien. Nos horaires sont toujours un peu fluctuants. Non que le commissaire soit vraiment pressé, mais j'aurais autant aimé avoir le livre tout de

suite, histoire de lui faire plaisir. Comme vous le savez, il a ses manies ! J'ignore pourquoi il s'intéresse tant à ce *Lélia* de Georges Sand. C'est, paraît-il, une rareté, un roman métaphysique... Moi, la métaphysique... je ne m'en embarrasse pas. À chacun ses goûts ! »

Le bouquiniste sourit :

« C'est effectivement assez abstrait. J'ai eu du mal à le trouver, d'autant plus que ce genre ne correspond pas du tout à ma spécialité. Mais après tout, n'est-ce pas mon métier que de découvrir les vieux bouquins ? Allez ! Je veux bien vous faire plaisir. Je vais aller vider la caisse. En attendant, vous pouvez toujours feuilleter les revues qui sont devant vous. »

L'inspecteur promène son regard sur les étagères. Il n'est pas fou de polars. Sa profession lui offre journellement assez d'imprévus et de suspense, et il n'éprouve aucun désir d'en rechercher encore dans les livres.

Délaissant la littérature, il se hasarde sur le pas de la porte, lève les yeux vers les fenêtres bordées de larmiers, puis considère le sol pavé de têtes de chat. Un parfum épicé porté par le vent aigre et mouillé lui caresse les narines : le restaurant antillais de la place de la Baleine fera le plein ce soir et l'inspecteur, grand amateur de cuisine exotique, regrette un peu d'être obligé de se contenter de cet arôme. Il y a de la neige dans l'air ; déjà quelques flocons tels des duvets de cygne commencent à tomber, légers et menus sur les cailloux moyenâgeux luisants d'humidité.

L'inspecteur hume l'air glacé puis, frissonnant, réintègre la boutique et feuillette quelques vieux *Match*. Soudain, il lève la tête : Monsieur Victor est là, le visage blême et chargé d'angoisse.

« Je ne trouve plus le livre, marmonne-t-il d'une voix méconnaissable. Il est sans doute dans un autre carton. Je crois que votre commissaire va devoir attendre un peu. Il faut

maintenant que je ferme ma boutique, ajoute-t-il d'une voix enrouée.

– Vous êtes enrhumé ? demande au hasard l'inspecteur surpris par le brusque changement d'attitude de son interlocuteur.

– Un peu... C'est ce temps. Maintenant, je dois fermer et rentrer chez moi.

– Voulez-vous faire quelques pas avec moi ? suggère l'inspecteur de plus en plus perplexe. J'ai laissé ma voiture sur le quai et si ceci peut vous rendre service, je vous rapprocherai de votre domicile, à moins, bien sûr, que vous n'ayez votre propre voiture.

– Ma voiture ? ânonne le bouquiniste. Non, je ne l'ai pas prise et je veux bien profiter de la vôtre. Je n'habite pas bien loin, mais vu la température, si vous allez dans la même direction que moi....

– Aucun problème, je vais dans la presqu'île. »

Monsieur Victor ferme sa boutique et emboîte fébrilement le pas à Milet.

« Vous prenez la traboule ? demande-t-il, en voyant l'inspecteur s'engager dans l'ombre froide du passage.

– N'est-ce pas le chemin le plus court ?

– Le plus court ? Je suis généralement en voiture et je n'ai pas tellement l'habitude de trabouler. »

Il est évident que cette traversée déambulatoire et pittoresque ne l'attire guère. Une femme passe dans la rue des Trois Maries, jette aux deux hommes un regard oblique, hâte le pas et disparaît dans une allée voisine. L'inspecteur esquisse un mouvement d'impatience. Monsieur Victor commence vraiment à l'embarrasser et à exciter sa curiosité.

« Vous venez ? » insiste-t-il.

Mais Monsieur Victor statufié s'est retranché dans la traboule sur les quelques marches qui conduisent au quai. Il

semble chercher des yeux une issue de secours. L'inspecteur jette un regard scrutateur à droite et à gauche et ne note rien de particulier à part le grincement d'un volet et l'ombre furtive d'un passant sur le quai Romain Roland.

« Que se passe-t-il, Monsieur Victor ? Vous ne vous sentez pas bien ? Vous faut-il un petit remontant ? suggère l'inspecteur sans aucune conviction.

– J'ai oublié un paquet dans le magasin. Il faut absolument que je retourne le prendre, bredouille le bouquiniste sans répondre à la question.

– Eh bien, allons-y ! lance Milet brûlant d'en savoir davantage et inquiet du comportement anormal du libraire.

– Merci, fait Monsieur Victor en ébauchant un vague sourire.

– Pas de quoi », maugrée l'inspecteur tout un jetant un regard curieux à la passante entrevue quelques instants plus tôt.

La voilà de nouveau, songe-t-il. Elle aussi doit avoir oublié quelque chose.

Il suit Monsieur Victor à l'intérieur du magasin.

« J'arrive tout de suite, inspecteur », murmure le bouquiniste sans aucune assurance en s'enfonçant dans l'arrière-boutique.

L'inspecteur s'absorbe dans une méditation inquisitrice : nul doute que quelque chose d'anormal, d'inhabituel vient de frapper Monsieur Victor. Il est tenté de suivre ce dernier puis revient sur son idée : *le bouquiniste est peut-être ennuyé de ne pas avoir trouvé le fameux livre du commissaire, mais tout de même au point d'en blêmir ! Il y a certes bien des gens chez qui la moindre contrariété se manifeste sur le visage. c'est peut-être le cas de Monsieur Victor bien que jusqu'à ce jour rien n'ait pu laisser soupçonner de telles réactions.*

L'inspecteur le connaît assez bien et un tel comportement le surprend.

Il examine sans grand intérêt un vieux journal de 1930 lorsqu'un bruit anormal provenant de l'arrière-boutique lui fait dresser l'oreille et abandonner la revue. Une sorte de lutte muette, la chute d'un livre, un frottement de pieds alertent son instinct professionnel. Il appelle Monsieur Victor, mais en guise de réponse il n'a que la sonnerie de la vieille horloge exécutant son travail. Il tire alors le rideau de cretonne bariolée qui masque le local exigü.

« Tant pis pour le livre, Monsieur Victor... »

Ces paroles se figent dans sa gorge. Il n'a que le temps d'apercevoir dans une demi-lumière une silhouette inconnue. Un coup bien asséné l'envoie sur un tas de revues *L'Illustration*, et avant même qu'il n'ait eu le temps de dégainer, un énorme dictionnaire s'abat sur son crâne : l'inspecteur Milet s'enfonce un peu plus dans les vieilles revues...

Quelques instants plus tard, les voisins les plus proches s'étonnent d'entendre un bruit sourd rappelant l'éclatement d'un pneu. Au Palais de justice situé au bout de la rue, l'explosion est passée inaperçue. Il est dix-neuf heures trente. La rue des Trois Maries se referme sur son silence.

*

* *

L'inspecteur Milet entrouvre un œil pâle puis le referme.

Je suis mal réveillé, se dit-il tout en essayant, mais en vain, d'ouvrir le second. Il étend les bras, s'élargit, s'étire et heurte un meuble : une pile de livres bascule et vient s'étaler sur ses jambes. Il demeure étendu, cherchant à comprendre... Mais sa pensée est incapable de réagir et son cerveau s'embrouille. Il passe la main sur son visage et découvre avec stupeur un peu

de sang suintant de ses lèvres. Il tente de se lever, chancelle puis s'écroule. Il reste ainsi plusieurs minutes immobile. Puis, peu à peu, sa tête lui semble plus légère et son esprit plus clair. Il se dresse à grand-peine, dirige son regard vers le plafond et s'étonne que le tube fluorescent soit éclairé. Un étourdissement le traverse et l'oblige à se rasseoir. Mais la mémoire lui revient comme si l'on venait d'écarter le rideau qui l'avait masqué. Instinctivement, il cherche son arme et ne la trouve pas. Une fureur sourde monte en lui : quelqu'un s'en est emparé. Maintenant, il se souvient de chaque détail : Monsieur Victor et son comportement bizarre, et ce visage inconnu dont il ne peut absolument pas se rappeler les traits. Qu'est devenu Monsieur Victor ? Une sueur d'angoisse au front, il se relève péniblement, franchit le seuil de l'arrière-boutique. Ses pieds heurtent un obstacle et il s'étale. Ses mains tâtonnent sur une masse tiède et il découvre avec stupeur, éclairé par le néon de la boutique, le corps inanimé du bouquiniste, la tête enfouie sous un amoncellement de livres. Une traînée de sang macule sa chemise et un filet rougeâtre s'écoule le long de son corps. L'inspecteur a un haut-le-cœur, puis se ressaisissant, se redresse, s'approche et constate que Monsieur Victor est sans vie.

« Me voilà dans de sales draps ! Je parie que c'est mon arme qui a servi à descendre la victime »

Une idée fulgurante lui traverse l'esprit : se dérober, s'échapper... Il s'adosse à une étagère, en proie aux plus folles idées. Puis il reprend un semblant de calme. De ses lèvres s'échappe un liquide sanguinolent qu'il essuie avec le dos de sa main. Presque à l'aveuglette, il traverse la pièce, se dirige lentement vers le téléphone sans penser à fuir et appelle son ancien patron, le commissaire Guérac. À grand-peine, il met sur pied les quelques phrases, les quelques mots qu'il va prononcer et attend qu'on décroche.



Le commissaire est plongé dans un sommeil profond lorsque la sonnerie lui vrille les oreilles. Il sursaute et dans un demi-sommeil se demande s'il doit répondre.

Quelques heures auparavant, il s'est endormi avec difficulté, et voilà que cette sonnerie tonitruante vient mettre fin à un sommeil durement gagné ! Il décroche à contrecœur. Les premières paroles qu'il entend l'éveillent complètement et il réagit :

« Je n'ai pas très bien compris ce que vous me dites, Milet. Vous avez des problèmes et vous m'appellez à une heure du matin pour m'en parler ! Vous perdez la boule !

– Peut-être... mais on la perdrait à moins ! C'est votre sacré livre...

– *Lélia* ? Mais vous délirez, ma parole ! Vous me raconterez cela demain. Quant à mon livre ce n'est pas une affaire si vous ne l'avez pas trouvé et... »

Milet l'interrompt :

« Mais je ne plaisante pas, commissaire ! Et je me fiche de votre bouquin. Monsieur Victor est là, devant moi, étendu sans vie dans son arrière-boutique, descendu sans doute avec mon arme que je n'ai plus. »

Guérac ne saisit pas très bien pourquoi l'inspecteur se trouve rue des Trois Maries au milieu de la nuit, mais l'heure n'est pas à la discussion.

« Ne vous énervez pas. Tenez le coup, nous arrivons. »

L'inspecteur obtempère, et manquant soudain d'air, se traîne vers la porte de sortie et demeure sur le seuil. La danse des flocons s'est intensifiée dans la nuit sinistre. Le réverbère de la place de la Baleine sort avec peine de la pâleur de l'air et c'est avec difficulté que l'on devine au fond de la ruelle le mur

du Palais de justice. Tout semble paisible. Milet s'inquiète de l'heure ; le commissaire a parlé d'une heure du matin, mais l'inspecteur n'en est plus tout à fait sûr. L'air frais l'a revivifié, mais les frissons envahissent son corps. Milet juge bon de réintégrer la boutique. Un coup d'œil sur sa montre lui indique approximativement deux heures. Alors, oubliant sa situation, l'inspecteur se laisse tomber sur le sol et s'endort au milieu des revues *L'Illustration*.

*
* *

Guérac bondit hors du lit, alerte le commissariat et se hâte vers le quartier Saint-Jean. La descente du Chemin Neuf enneigé lui paraît interminable, et lorsqu'il atteint la rue des Trois Maries l'équipe tout entière est déjà là. Les photographes, les scientifiques sont en train d'éplucher centimètre par centimètre la librairie de Monsieur Victor et de tout bouleverser.

Bien trop de remue-ménage, ils vont encore faire disparaître quelques indices « intéressants », songe Guérac.

Milet, réveillé par le va-et-vient bruyant des enquêteurs, ressemble à un fantôme vautre dans une étrange immobilité, l'air absent. Guérac observe le visage tuméfié, les ecchymoses : on n'y est pas allé de main morte ! Puis, il s'approche du corps du bouquiniste, examine la blessure.

« Votre avis ? demande-t-il en se tournant vers le médecin légiste.

– C'est clair. Une balle dans le cœur à bout portant. Il est certainement décédé sur le coup, il y a environ sept ou huit heures. L'autopsie nous en dira plus. »

Guérac revient vers l'inspecteur :

« Alors Milet ? Que s'est-il passé ?

– Laissez tranquille votre collègue pour l'instant, intervient le médecin. Je ne le crois pas capable de vous répondre utilement. Il vient de faire par deux fois un récit quelque peu décousu de ce qui est arrivé. Demain, tout ira mieux et vous pourrez l'interroger.

– Demain ? ronchonne Guérac qui sait par expérience qu'un questionnaire à chaud est toujours plus payant.

– Vous m'avez bien entendu. En tout cas, une chose est certaine : il ne s'agit pas d'un suicide, ni même d'un suicide camouflé. Dans ce dernier cas, le criminel aurait laissé l'arme à côté du cadavre... Or, on ne l'a pas trouvée...

– Et celle de l'inspecteur non plus. Si c'est elle qui a servi à commettre le crime, pourquoi l'assassin l'a-t-il emportée ? »

Le procureur intervient :

« Nous ignorons encore officiellement le calibre de l'arme utilisée. N'anticipons donc pas et tablons plutôt sur les quelques certitudes que nous possédons. Le bouquiniste devait donner à Milet un livre qu'il avait rapporté la veille et que vous aviez vous-même commandé. Lorsqu'il est allé le chercher dans l'arrière-boutique, le livre n'était plus à la place où il se trouvait auparavant. C'est du moins ce que le bouquiniste semble avoir dit à l'inspecteur, lui laissant entendre qu'il le trouverait plus tard. C'est alors que Milet a noté le changement d'attitude du libraire. Ce dernier a fermé boutique et s'en est allé avec notre collègue. Puis, pour une raison inconnue, il a voulu revenir pour, soi-disant, prendre un paquet qu'il avait oublié. C'est alors que s'est sans doute jouée la tragédie. Milet alerté par un bruit suspect a voulu voir ce qui se passait dans l'arrière-boutique. C'est à ce moment-là qu'on l'a assommé. Je ne pense pas qu'il puisse vous en dire beaucoup plus pour l'instant.

– Et le livre, est-il là ou a-t-il disparu ?

– Le libraire a simplement dit à l'inspecteur que le bouquin n'était pas à sa place, ce qui ne signifie pas pour autant qu'il ne soit pas actuellement dans la librairie. Il peut très bien se trouver dans la pile qui s'est écroulée, et ceci, nous ne pouvons le savoir tout de suite. À ce propos, quel intérêt présente pour vous cette œuvre de Georges Sand ? Pour ma part, c'est la première fois que j'en entends parler.

– Je n'en suis pas surpris. J'ai tout simplement la collection des œuvres de cet écrivain et *Lélia* me manquait. Je cherchais ce livre depuis des mois et Monsieur Victor m'avait promis de le trouver. Hier, il m'a appelé et m'a dit de passer le prendre. N'étant pas sûr de pouvoir me rendre à Saint-Jean, j'avais chargé Milet de le faire à ma place. Bien qu'il n'appartienne plus à mes services, je suis toujours en relation avec lui. Comme vous le voyez, rien de bien spécial à signaler au sujet de ce livre. Je ne pense pas que les œuvres de Georges Sand présentent un intérêt susceptible de conduire au vol, voire au crime. Je veux bien admettre que *Lélia* soit, comme on dit, un "introuvable", mais il ne vaut pas une fortune. Pour ma part, ce livre n'est pas seul en cause.

– Dans ces conditions, je compte sur vous pour clarifier la situation. Essayez d'exploiter au maximum le peu que nous savons. Quant à l'inspecteur, je suis à peu près certain qu'il nous en dira un peu plus lorsqu'il aura repris tous ses esprits.

– Nous verrons. Pour l'instant, il est un peu tôt pour dire où cette enquête va nous mener. Il faut avant tout attendre les résultats de l'autopsie, des constatations faites sur place, ceux de l'enquête de voisinage et de l'interrogatoire des éventuels témoins. »

*

* *

Que connaît Guérac de la vie du bouquiniste ? Pas grand-chose : il ne s'y est jamais intéressé n'ayant pour cela aucune raison de le faire. Monsieur Victor était, semble-t-il, un homme jovial franc et serviable. Il avait sur la place de Lyon une excellente réputation en tant que libraire spécialisé. On pouvait difficilement imaginer qu'il ait pu tremper dans quelque affaire louche. Mais le commissaire est surtout inquiet pour l'inspecteur Milet dont l'arme a peut-être servi au crime. Il tient son ancien adjoint en grande estime et il craint fort que ce dernier ne se trouve pris dans une souricière dont il aura du mal à sortir.

C'est dans cet état d'esprit qu'il regagne son domicile pour terminer sa nuit. Milet a été emmené à l'hôpital pour examens : vingt-quatre heures de repos lui permettront de se remettre. Des gardes ont été postés devant la librairie tandis que d'autres font les cent pas dans la rue des Trois Maries et la traboule avoisinante.

Pour l'instant, on a paré au plus pressé et l'on avisera dans quelques heures de ce que l'on doit faire. La neige a cessé de tomber et la rue des Trois Maries, figée dans son sommeil blanc, s'est endormie bercée par le crissement des pas réguliers sur la mousse légère.